

## Prisonnière

Quel malheur !

Le désespoir m'envahit. Emprisonnée ! Moi ! Moi qui jouissais de ma précieuse liberté, sans me soucier, sans penser qu'elle pourrait un jour m'être enlevée et ensuite jetée au vent comme ces feuilles d'automne balayées par la brise.

Quelle misère !

Je ne sais plus que faire...

Tout s'est passé si vite ; je me souviens à peine des détails. Il y a un instant, je me promenais, libre comme je l'ai toujours été, quand, soudain, je me suis rendu compte que des murs s'érigaient autour de moi. J'ai paniqué. J'ai contourné les murs à la recherche d'une sortie, mais j'ai enfin compris avec terreur que j'étais prisonnière.

D'une véritable prison !

J'ignore qui m'a enfermée dans cet enfer. Je sais encore moins qui a le pouvoir de m'en délivrer. Oh ! j'ai essayé de m'enfuir, croyez-moi. J'ai passé ce qui me semble être des heures interminables à tenter de dénicher une issue. Mais mes espoirs d'évasion ont lamentablement échoué. À un moment donné, j'ai été prise d'une rage folle. J'ai hurlé et je me suis lancée sur les parois en les martelant de toutes mes forces.

Je ne saurais décrire cet enfer dans lequel on m'a enfermée. C'est tellement froid que je ressens constamment un courant d'air glacial qui me transperce le corps et l'âme.

Les murs de ma prison sont gigantesques. Ils m'étouffent. Je me sens comme si, d'un instant à l'autre, ils allaient s'écrouler et m'écraser.

Ce serait peut-être mieux ainsi.

Je vais mourir, je le sens au plus profond de mes tripes. Personne n'est venu me voir, personne ne m'a expliqué ma présence dans cet endroit, personne ne m'a dit pourquoi on m'a emprisonnée. Mais qu'ai-je fait de si répréhensible ? Je n'ai jamais causé de tort à quiconque. Comment concevoir qu'il existe un être capable de tant de méchanceté ?

Je suis si jeune. Il est impensable que des gens me détestent, moi qui ai toujours vécu paisiblement, honorablement même. J'aimais la vie. Je vivais parfois seule, parfois avec mes amis, parfois avec ma famille.

Personne n'appréciait la liberté comme moi. Je me plaisais à gambader innocemment, à goûter la douce brise sur mon visage, la chaleur réconfortante du soleil sur mon dos.

Toutes ces beautés m'enivraient. Je n'aurais jamais cru perdre ces grands bonheurs en un rien de temps.

Ce monde me semblait sans danger. Mais cette illusion est devenue ma défaite. Je suis victime de la haine et de la cruauté qui empoisonnent notre univers.

Aucun être vivant ne mérite un tel supplice.

Pourtant, on m’a légué ce destin pénible, ce maudit supplice qui peu à peu déchire mon cœur, atrophie mon corps, vide petit à petit mon âme de toutes ses forces. Je commence à croire que personne ne mérite ma confiance. J’ignore toujours qui m’a enfermée ici. Si je m’en sors, comment pourrai-je encore avoir confiance en la vie ? Comment même songer à aimer dans ce monde flétri, blasé, souillé, qui réserve un sort si cruel à une si pauvre créature ?

Je faiblis à chaque seconde. L’oxygène se raréfie dans cette prison. Je martèle ses parois et je me jette telle une enragée contre elles, comme si au fond de moi scintillait toujours l’espoir de briser les murs qui me retiennent.

Je n’arrive même plus à me débattre.

Il me semble voir à travers les murs. Je distingue des formes qui bougent, qui dansent, qui font du bruit. Je me mets à hurler comme une démons, mais personne n’entend mes cris, mes pleurs. Personne ne veut m’aider ! Je veux fuir ! Exister !

Je respire avec peine. Est-ce que mon bourreau est le moins préoccupé par ma survie ? S’imagine-t-il qu’il va me laisser pourrir dans cette prison ? Mourir seule, sans mes amis, sans ma famille !

Je donnerais n’importe quoi pour apercevoir un visage familier.

N’importe qui... Juste un visage !

Je ne veux pas mourir seule...

Ah ! si seulement je pouvais espérer un tant soit peu être secourue ! Je pourrais faire preuve de bravoure et attendre des secours. Mais non ! Comment pourrait-on savoir où je suis ? Il est probable que personne n'a vu où je suis enfermée. On m'aurait aidée depuis longtemps déjà.

J'agonise à petit feu.

Seule.

Mon geôlier<sup>1</sup> n'a pas daigné venir me visiter une seule fois. Même pas pour me dévoiler la raison de mon incarcération. Encore moins pour me donner à manger ou pour m'offrir à boire, ni pour venir prendre conscience de ma douleur. Même pas pour rire de moi, pour me regarder de ses yeux moqueurs, remplis de rage et de laideur.

Le temps s'écoule si lentement... mais aussi à vive allure. Il me semble que chaque seconde dure une éternité. Tout mon être est en train d'éclater.

Serait-ce la folie ou la mort qui s'infiltrer en moi ?

Non ! Va-t'en ! Je ne veux pas de toi ! Bien sûr, je sais que tu apaiseras mes souffrances. Je devrais t'ouvrir grands les bras et te laisser me prendre. À défaut de m'évader de cette prison, je m'évadera de ma prison de chair.

Non ! C'est ridicule ! Je refuse de mourir. Tant que je garde espoir, je peux vaincre mon destin !

---

1. Geôlier : gardien de prison.

Aïe ! Est-ce que je rêve ? Quelqu'un s'approche de moi. Je ne peux pas le voir, mais j'entends ses pas, comme de la musique à mes oreilles.

Enfin ! Je peux respirer. Je sens de la chaleur, je perçois la lumière du jour !

Libre ! Oui ! Ma prison s'ouvre toute grande ! Je ne peux identifier mon libérateur, j'ai à peine le temps de le remercier. Je m'enfuis aussi rapidement que mon corps me le permet.

Oh ! merci ! merci !

Liberté. Je m'abreuve de ce mot comme si c'était une fontaine d'eau fraîche après la traversée du désert.

Je suis vivante, je bois la liberté.

Une voix rude s'élève brusquement...

— Tiens, maudite fatigante ! Va-t'en maintenant !

...suivie d'une voix douce :

— Jacques ? Qu'est-ce tu fais ?

— Ah ! rien de grave. J'ai ouvert la fenêtre. Il y avait une mouche prisonnière entre les deux vitres.

Marie-Ève OUELLETTE, « Prisonnière », *Évasions !*,  
coll. Nouvelles ado, Hull, Éditions Vents d'Ouest, 2001, p. 31-37.